

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE
DE LYON

Fondée le 10 Février 1881

TOME VINGT-TROISIÈME

1904

LYON
H. GEORG, LIBRAIRE
PASSAGE DE L'HOTEL-DIEU, 36-38

PARIS
MASSON & C^{ie}, LIBRAIRES
120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1905

CANDIDATURES ET ÉLECTIONS

Sont proposées les candidatures de MM. Antoine LACASSAGNE ; DÉCHELETTE, de Roanne.

Est élu membre correspondant de la Société d'Anthropologie de Lyon M. le professeur Henri BOLK, directeur de l'Institut anatomique de l'Université d'Amsterdam.

Sont élus membres titulaires de la Société d'Anthropologie de Lyon, MM. les D^{rs} J. RENAUT, ROQUE, G. TOLOT, J. GALIMARD, de Lyon ; MM. Henri ELMER, Albert BOILLERAULT, de Lyon ; M. Antoine MARÉCHAL, de Buenos-Ayres.

COMMUNICATION

M. Lacassagne fait la communication suivante :

**ORIGINES NÉOLITHIQUE ET MYCÉNIENNE
DES TATOUAGES DES INDIGÈNES DU NORD DE L'AFRIQUE**

PAR LE D^r BERTHOLON

Résumé.

La civilisation berbère est issue pour la plus grande part de la civilisation européenne néolithique. C'est à l'aurore de cette civilisation que les races néolithiques commencèrent à essaimer sur l'Afrique du Nord, important leurs procédés d'inhumation, entre autres les mégalithes, l'ensevelissement accroupi et la peinture en rouge des os, leur type de poterie, la pratique de la trépanation, etc. Certaines particularités doivent être recherchées plus spécialement sur les bords de la mer Egée, d'où sont arrivées les dernières migrations compactes, composées surtout de tribus thraco-phrygiennes, qui ont apporté au pays son fonds linguistique. Nous avons exposé dans d'autres travaux, plusieurs de ces questions jusqu'alors à peu près inconnues. Nous allons aujourd'hui essayer de

faire connaître les origines du tatouage dans le nord de l'Afrique.

Il semble tout d'abord indiqué de faire ressortir que les primitifs ne possèdent pas de nombreux types d'ornementation. Ils les emploient aussi facilement pour orner certaines pierres ou leur céramique que pour se tatouer le corps. Nous aurons, dans le cours de ce travail, occasion de vérifier l'exactitude de cette remarque.

C'est dans l'Europe orientale, et plus spécialement dans la vallée du Danube et le nord de la presqu'île des Balkans, que l'on a trouvé les stations néolithiques les plus importantes au point de vue qui nous occupe. Ces stations offrent un air de parenté accentué avec les stations de l'industrie mycénienne. Elles semblent être les précurseurs de cette civilisation.

Sous ce rapport, la station de Tordos, étudiée par M. Hubert Schmidt, mérite d'être signalée. Cette station est à l'ouest de Broos, sur la rive méridionale du Maros. On y trouve des signes alphabétiques analogues à ceux que M. A. Evans a découverts en Crète. La trouvaille la plus intéressante à notre point de vue est celle de figurines portant des tatouages traditionnels et des motifs de peinture du corps.

Une autre station néolithique a été fouillée à Jablanica, en Serbie, par M. le Dr Miloje Vassits. M. S. Reinach rend compte de cette découverte dans *l'Anthropologie*, en faisant la remarque suivante : « Nombre de figurines de la station de Jablanica offrent des dessins incisés et des traces abondantes de couleur rouge qui éveillent l'idée d'un tatouage primitif. »

Il s'agit d'une femme. La tête est mal indiquée, en forme de bec. Les seins sont représentés. Une incision paraît figurer un collier. Une autre marque la taille. A ce niveau, comme pour la figurine de Tordos, est dessiné un triangle à pointe tournée en bas. Quatre traits verticaux partent du bord supérieur de ce triangle. Un triangle semblable est au-dessous, à la partie inférieure de la figurine sans membres. Des traits verticaux bordent la base du triangle. De chaque côté de celui-ci sont des lignes ornées de traits perpendiculaires à leur

direction. En d'autres termes, la région abdominale paraît surtout être le siège de tatouages. Même remarque peut être faite pour la statue de Tordos.

Les deux figurines de la station néolithique de Coucuteni, en Moldavie, ont été étudiées par M. Butzureano. Les sujets sont remarquables par la multiplicité des lignes tracées. Aussi peut-on se demander s'il s'agit d'un tatouage ou d'une peinture de corps. Ce tatouage répond à l'abdomen. Sa partie supérieure paraît correspondre aux fausses côtes, l'inférieure descend jusqu'au niveau du pubis. Il remplace le triangle observé sur les figurines des autres stations néolithiques. L'une de ces figurines porte un triangle abdominal, dans lequel sont inscrits des triangles de plus en plus petits. Le plus petit est à la place de la cicatrice ombilicale. En outre, les figurines sont couvertes de lignes sinueuses, concentriques. Ces lignes sont surtout remarquables sur la région du dos des deux statuettes. Cette ornementation n'est pas sans analogie avec celle que l'on trouve sur les produits de la céramique de cette époque. Elle ressemble beaucoup aussi aux lignes courbes concentriques qui ornent certains dolmens de Bretagne, tels que celui de Gavr'innis, ou d'Irlande, comme celui de Lough-Crew.

Ces figures constituent un document important pour l'histoire du tatouage ou des peintures de corps dans la région danubienne.

Cette coutume a persisté, d'ailleurs, fort longtemps, dans cette zone, par suite d'un archaïsme prolongé. En effet, Hérodote nous apprend que les tatouages et les peintures corporelles étaient, de son temps, en grand honneur chez les Thraces et les peuples voisins. La noblesse thrace avait seule le droit de se tatouer. Les gens de basse extraction ne pouvaient le faire. Les céramistes grecs, représentant la mort d'Orphée, tué par les femmes thraces, n'avaient garde d'omettre de figurer leurs tatouages (Panofka, Heydemann, Harrisson, Wolters, etc.). Les Ayathyrses, peuple des Balkans, d'après Pomponius Mela, se peignaient le visage, le corps et les membres

en bleu. Hérodote dit que les Budins se peignaient le corps en entier en bleu et en rouge. Virgile a parlé aussi des Gélons peints, *pictosque Gelonos*, dans ses *Géorgiques* (II, v, 115). Les Gélons étaient une fraction des Budins. Les statuettes de Coucuteni donnent une idée exacte de l'aspect de ces peintures de corps.

Ajoutons que les peuplades qui peignaient le corps de leurs vivants avaient la coutume de peindre en rouge les os de leurs morts après décharnement. Les fouilles des divers tumulus ou kourganes du sud de la Russie et de la vallée du Danube ont révélé cette pratique assez curieuse.

Plus au sud, dans la mer Egée, nous retrouvons des statues peintes et tatouées. Seulement, elles datent d'une période moins reculée que les stations que nous venons d'énumérer. Ce qui prouve que, dans cette région, la pratique des tatouages s'était maintenue jusqu'à l'époque du bronze.

Tout d'abord, nous pouvons relever une statuette en terre cuite dont Schielmann a trouvé le buste dans les ruines de la troisième ville du site d'Hissarlik. Celle-ci s'établit sur les débris de la cité incendiée. Elle est contemporaine de la civilisation mycénienne.

A la base du cou, à la naissance des bras, au pourtour des seins de la figurine, l'artiste a peint une bande de couleur. Ce sont apparemment des peintures de corps qui ont été représentées. Il est à remarquer qu'au-dessus des seins du sujet, qui est féminin, commence un triangle à sommet supérieur, effacé malheureusement dans sa partie inférieure. C'est une analogie avec les statuettes de la région danubienne. Rappelons que la statue de Tordos avait aussi autour des reins un dessin en forme de serpent. Il ne paraît pas risqué de relier entre elles à travers l'espace ces deux figurations de peinture corporelle ou tatouages. Ajoutons que les archéologues ont signalé les grandes affinités entre les produits des stations de la péninsule balkanique et les centres de civilisation mycénienne.

Jusqu'ici, nous n'avons eu que des figurations à tête informelle ou sans tête. Nous allons maintenant parler d'une tête tatouée.

Il s'agit d'une tête de marbre trouvée à Amorgos. M. Wolters en a fait l'objet d'une description spéciale. Elle porte les traces de dessins en couleur rouge et noire. Quelques lignes du front figurant des rides ou des cheveux sont rouges. Des lignes verticales sur les joues et le nez sont de la même couleur. Les yeux sont noirs. On trouve aussi sur cette statue une coloration jaunâtre dont on ne peut pas définir avec sûreté l'origine. M. Wolters admet que les statues tatouées de ce type proviennent d'une population préhellénique. En tout cas, ces tatouages sont moins compliqués et surtout moins artistiques que ceux observés à l'époque de la pierre polie. Ajoutons que ces tombes d'Amorgos, fouillées par M. Dümmler, contenaient des corps dans la position accroupie. Le Dr Blinkenberg a reconnu, dans certaines épingles de bronze avec manches de stéatite trouvées à Amorgos, des instruments à tatouer.

M. Wolters a remarqué, sur une figurine de Ios, des traces de rouge à la poitrine et au visage.

Une autre figurine, trouvée à Sparte, représente une femme stéatopyge. Elle porte sur le bras droit, au niveau du deltoïde, un tatouage composé de quatre lignes en zigzags ; le bras gauche est couvert d'un tatouage formé d'une série de losanges, inscrits les uns dans les autres. La pose de cette statue est celle d'une personne accroupie, comme à Tordos.

C'est au type de femme stéatopyge qu'il faut rapporter une série de sept figurines trouvées dans le temple mégalithique de Hagiarkim, à Malte. M. Myres, dans le journal *The Man*, donne la photographie d'une de ces statues. L'artiste a marqué à la pointe des tatouages sur les bras, le dos et la région fessière. Ce sont des lignes courbes et des triangles. On pourrait rapprocher ce type d'ornementation des deux statues de Coucuteni et aussi de la partie postérieure de celle de Tordos.

Si de Malte on passe en Afrique, on trouve, dans les fouilles pratiquées à Nagada et à Ballas par MM. Flinders Petrie et Quibel de nouvelles traces de statues tatouées.

La station de Nagada est située sur les bords du Nil, à une

trentaine de kilomètres au nord de Thèbes. Elle renferme un mobilier de la pierre polie. Dans cette station et à Ballas, la grande majorité des sujets, trois mille environ, a été inhumée dans la position accroupie. On a trouvé des statues stéatopyges dans la position assise, comme celles de Tordos, d'Amorgos et de Malte. Celles-ci ne sont pas tatouées. Par contre, une figurine, probablement de femme, aux formes élancées, était couverte de tatouages. Cette statue d'argile blanche portait des dessins en noir sur le tronc et les membres. La tête manquait. Ces tatouages sont intéressants, car ils établissent un lien entre les néolithiques d'Europe et ceux d'Afrique. Les motifs dominants sont des lignes brisées sur les bras, les jambes et le dos. Le dos, en particulier, porte une série de petites lignes en forme de V. Sur l'abdomen, on peut noter deux lignes brisées parallèles.

Ces lignes en zigzags rappellent celles du bras de la statue de Sparte.

Les dessins de ces tatouages reproduisent des motifs d'ornementation de la poterie primitive d'Europe et de celle des bords de la mer Egée.

Sur notre figurine, apparaît un élément que nous n'avons pas encore vu : c'est la représentation d'animaux faite en tatouages. On remarque, en effet, trois quadrupèdes. Les indigènes actuels représentent, comme nous allons le montrer, de cette façon, la gazelle. On peut penser que l'animal qui est au milieu, figuré avec de longs poils, est un mouflon à manchettes.

D'autres statuettes, plus souvent masculines, ont été trouvées dans cette nécropole de Nagada. On remarque sur le tronc de quelques-unes des traits parallèles horizontaux.

Ces objets ont été déposés dans les tombeaux de Nagada environ trois mille ans avant notre ère. Sous Sési I^{er}, au xv^e siècle avant notre ère, des Tamahous, ou peuple du Nord, attaquèrent l'Égypte. Ces tribus, qui, à cette époque, colonisaient le nord de l'Afrique, provenaient de la mer Egée, comme l'indiquent leurs noms de Mashaousha ou Mysiens, de

Thoursha ou Troyens, de Leka ou Lyciens, d'Akaousha ou Achéens, etc. C'étaient les populations de l'époque mycénienne. Comme les statues de la pierre polie, celles des Cyclades, de Malte ou de Nagada, les guerriers de cette époque étaient couverts de tatouages. Quatre de ceux-ci ont été représentés d'après nature sur le tombeau de Sési I^{er}. Ces personnages portent des tatouages différents. En allant de gauche à droite, le premier porte sur le bras droit des lignes formant une croix. Les deux Tamahous qui suivent ont le même tatouage en forme de croix sur le bras droit. Sur le poignet droit du premier, on note une ligne formant bracelet. Chacun des autres personnages porte un tatouage semblable en bracelet. La femme de Nagada avait également aux bras des tatouages au niveau des poignets.

Notre premier personnage du tombeau de Sési porte sur l'épaule gauche trois lignes parallèles. Ce tatouage de l'épaule n'est pas sans analogie avec celui de la statue de Sparte et aussi de celle de Nagada.

Le second Tamahou a aussi deux lignes sur l'épaule gauche.

Sur le bras gauche du premier personnage, on remarque un tatouage rond avec un point au milieu. Au-dessus et au-dessous sont deux petits traits parallèles ; il y a aussi un trait en avant et en arrière. Schliemann a figuré dans *Ilios* plusieurs vases portant une décoration analogue, savoir cercle avec point central et lignes en dehors.

Sur la jambe gauche, on remarque un tatouage formant un quadrilatère allongé, dont la surface est couverte d'un quadrillé fin. Deux appendices divergents en forme de cornes partent du bord inférieur de ce dessin. Ce serait le symbole de Neït, la déesse lybienne.

La statue de Sparte avait un tatouage analogue sur le bras gauche. C'est, d'ailleurs, avec celle-ci et la figurine de Nagada que les tatouages des Tamahous offrent le plus de points de ressemblance. Cependant, les tatouages en damier de l'une des statues de Coucuteni, les deux losanges de celle de Tordos, les triangles de la figurine de Jablanica ont leurs analo-

gues chez les guerriers tamahous de la période mycénienne.

Or, la plus grande partie de la population berbère de l'Afrique du Nord tire ses origines des néolithiques d'Europe, puis des Egéens de l'âge du bronze. Je crois avoir établi ces faits dans divers mémoires. Ces immigrés, depuis leur arrivée en Afrique, se sont pour ainsi dire figés dans leur civilisation particulière. Tandis que leurs parents évoluaient en Europe, eux persistaient dans un archaïsme prolongé qui dure encore à la période contemporaine.

Le tatouage fait partie de cette pratique archaïque transmise d'âge en âge. La Libyenne de Négada (3.000 ans), les Tamahous vers le xv^e siècle, Hérodote au v^e siècle avant notre ère, établissent la pérennité de cette pratique chez les Lybiens. « Les Lybiens Maxyes, dit cet historien, se peignent le corps avec du vermillon. »

Or, les Maxyes, qui, d'après Hérodote, se vantaient d'être d'origine troyenne, ont été désignés par les Romains sous le nom de Massyles. Ils occupaient la province actuelle de Constantine. « Les Gyzantes, d'après Hérodote, se peignent tous avec du vermillon » (IV, 194). Les Gyzantes, que Scylax, dans son périple, décrit comme grands et blonds, ont donné leur nom à l'ancienne Byzacène (Tunisie centrale). Les découvertes archéologiques ont montré, en Tunisie et en Algérie, des nécropoles dans lesquelles des vases ont été trouvés avec de la couleur rouge. Ce qui semblerait indiquer, comme dans le monde mycénien, où des découvertes analogues ont été faites, une peinture du cadavre au moment de l'inhumation. De plus, sur les bords de la mer Égée, comme en Afrique, on avait coutume de peindre les os en rouge, après décharnement. Certaines de ces nécropoles datent de l'époque romaine. Cela prouve que le rite a persisté fort longtemps. Il a duré, sans doute, jusqu'à l'invasion arabe.

Ces peintures corporelles étaient très en honneur chez les Guanches. Ces Lybiens, par leur position insulaire, ont été, plus que les autres, à l'abri des influences qui se sont succédé sur le pays berbère.

Au Congrès international d'anthropologie de 1900, MM. Chily Naranjo (de las Palmas) a appelé l'attention sur l'analogie de formes et de peintures d'une station néolithique prémycénienne de l'Ukraine avec celles des poteries canariennes. M. Verneau a en partie confirmé cette appréciation. Or, le tatouage reproduit toujours les motifs de dessins de la céramique. Cette constatation d'analogie des dessins d'une station néolithique du sud de la Russie et de ceux d'une île nord-africaine est une précieuse confirmation des idées développées dans les pages précédentes.

Il reste maintenant à exposer les affinités des tatouages indigènes modernes avec ceux de l'époque néolithique en Europe et aussi en Afrique.

Pour les faire mieux connaître, j'ai chargé des indigènes tatoueurs détenus à la prison de Tunis de relever les tatouages que portaient les autres prisonniers. Semblable opération a été faite à la prison des femmes indigènes de Tunis. La collection qui en est résultée serait difficile à publier, à cause de son ampleur. Nous allons nous borner à quelques spécimens destinés à mettre en relief ces affinités.

Les indigènes se tatouent sur les mains, les avant-bras et les bras. Ils font aussi des tatouages sur la partie postéro-externe de la jambe.

Les femmes portent en outre des tatouages à la face, au front, au nez, à la joue et au menton. En plus, presque toutes les béduines ont un tatouage entre les seins. La pudeur islamique a fait tomber en désuétude les tatouages abdominaux.

Outre les tatouages indélébiles, les indigènes se font aussi des peintures jaunes sur la face, le front de préférence, les mains et les pieds avec du henné. Les ongles teints en jaune par ce procédé sont de bon ton. On se met du rouge sur les joues, du koheul ou poudre d'antimoine aux yeux. Enfin, souvent dans un but thérapeutique, les indigènes se tracent des raies parallèles, surtout sur le front, avec du *souak*. Ces raies sont identiques à celles de la statue d'Amorgos.

Disons que quelques groupes berbères ne pratiquent pas le

tatouage. Tels sont, par exemple, les Gerbiens, les Kerkeniens, les Mzabites, etc. Ces populations, à brachycéphalie très nette, ne paraissent, d'ailleurs, pas avoir la même origine que l'ensemble de la population berbère.

Ajoutons que les tatouages varient selon les diverses régions du Nord de l'Afrique, tout en conservant un air de famille, un style commun. Ces variations correspondent à des variations parallèles d'ornementation de la poterie locale. Pour le massif de Kroumirie, par exemple, le fait est tout à fait net.

J'ai essayé de grouper par analogie les principaux motifs de tatouages.

Le dessin de tatouage de main doit être rapproché des précédents. Les lignes sinueuses non reliées entre elles présentent une grande analogie avec celles des hanches de la femme de Nagada.

Toutes les femmes indigènes tatouées portent, soit sur un bras, soit sur la poitrine, une ou plusieurs figurations de la gazelle, comme la figurine de Nagada. Le slougui ou lévrier d'Afrique est parfois représenté.

Les poteries de Nagada avaient parfois un scorpion ; comme on peut le voir, les tatouages modernes les représentent de la même façon.

Voici encore, à titre de comparaison, la figuration d'une procession d'autruches sur un vase de Nagada et un tatouage représentant deux autruches relevé sur le bras d'un matmati du Sud tunisien.

Si nous essayons maintenant d'analyser les tatouages des Tamahous du tombeau de Sétî I^{er}, nous retrouvons, dans les exemples que nous avons donnés, la plupart des dessins reproduits sur la peinture égyptienne.

D'une façon générale, les tatouages des chefs tamahous ont comme type le plus fréquent la forme d'un quadrilatère allongé. L'intérieur de celui-ci est orné de lignes entrecroisées, formant d'ordinaire un quadrillé. Or, il est peu de tatouages tunisiens modernes de bras ou de jambe qui ne possèdent, dans une de leurs parties, ce quadrilatère allongé.

Quelquefois, le quadrilatère allongé porte, sur un ou les deux petits côtés, deux appendices, en forme de cornes, ainsi que l'on peut le constater sur la jambe d'un personnage, sur le bras, sur la cuisse. Ce tatouage est le symbole de Neït, la divinité de Saïs. Les égyptologues le considèrent comme la figuration d'une navette. Pour expliquer la présence de ce signe de déesse égyptienne sur les téguments de ces Tamahous, M. Lefébure a imaginé l'hypothèse d'une marque faite sur ces captifs. Peu d'auteurs ont admis cette explication. On a simplement pensé que ce symbole était connu des Libyens. Nous croyons que non seulement Neït était connue des Libyens, mais mieux encore que c'était leur déesse nationale. Neït était surtout adorée à Saïs. Or, Platon, dans *Timée*, nous apprend que Saïs avait été fondée par les mêmes hommes qu'Athènes, c'est-à-dire par des immigrants venus d'Europe. D'après les livres sacrés des prêtres saïtiques, « la principale divinité de cette ville a pour nom, en égyptien, Neith, et, en grec, selon leur interprétation, Athéna. Ils ont les Athéniens en grande amitié et se disent être leurs concitoyens à un certain degré ».

Tous les Tamahous ne s'étaient pas fixés en Egypte. Ceux qui vivaient en dehors marquaient des dévotions à leur déesse nationale en portant son tatouage symbolique. Ce tatouage passé en Egypte était purement libyen.

Les Libyens occidentaux professaient le même culte. Il est inutile de rappeler ici les nombreuses cérémonies qu'Hérodote a racontées sur le culte d'Athéna (IV) chez les Anséens et les Machlyes. Or, ces populations donnaient à leur déesse le même nom que les Egyptiens de Saïs à leur divinité. Ils l'appelaient, au lieu de Neït, Ta-Nit. C'est le même nom précédé de l'article libyen *ta*. Carthage, quand elle fut devenue ville libyenne, par suite de l'infiltration des indigènes aux divers degrés de la hiérarchie locale, dut faire entrer la déesse nationale dans son Panthéon. On invoqua dès lors Ta-Nit face de Baal.

Or, le quadrilatère oblong qui entre dans la plupart des ta-

touages indigènes modernes n'est autre que le symbole de Neït transmis de générations aux générations. Peu à peu, on a donné un aspect anthropomorphe au symbole primitif, en le munissant d'ornements simulant des bras, des jambes et une tête. L'artiste a parfois figuré un personnage de convention quelconque et a surmonté sa tête du symbole de la divinité.

J'avais depuis longtemps été frappé de ces formes anthropomorphes des tatouages tunisiens. Dans une étude sur la Kroumirie, je m'exprimais ainsi : « Une autre forme de tatouage qui nous paraît reconnaître également une origine antique et avoir perdu sa signification, c'est la représentation grossière d'un personnage généralement vêtu d'une grande robe et ayant les bras levés... ; ce doit être là quelque figure de l'ancien panthéon herbère (1). »

M. le D^r Vercoutre, ayant pris connaissance de mon travail, en inféra que l'image représentée était la déesse *punique* Tanit. Son opinion, formulée dans une note à l'Académie des inscriptions, fut corroborée par le témoignage favorable de M. Berger. Une connaissance plus approfondie des tatouages africains, d'une part, de la personnalité exacte de Ta-Nit, d'autre part, m'ont amené à la conclusion précise que j'ai exposée ci-dessus : « Le tatouage tunisien représente, dans une de ses parties, la figuration du symbole quadrilatère de Neït auquel la fantaisie de l'artiste donne parfois une forme anthropomorphe. »

Le tatouage moderne se relie donc d'une façon très étroite comme style et symbolisme, avec ceux des Tamahous de la XIX^e dynastie égyptienne.

On peut ajouter que les lignes parallèles plus ou moins courbes terminées parfois en forme de pointes, de pinces, de crochets, rappellent les figurations d'insectes ou d'animaux aquatiques, tels que les pieuves qui faisaient l'ornement des vases mycéniens et égéens. Quelques dessins rappellent des

(1) BERTHOLON : Exploration anthropologique de la Kroumirie, *Bull. de géog. historique*, 1891, n° 4, p. 53 du tirage à part.

branches d'arbre, des feuilles de houx, de lierre, de cyprès pyramidal, la pomme de pin, la palme, tous motifs de la décoration mycénienne.

Ainsi, la pratique des tatouages dans le Nord de l'Afrique peut se résumer en deux mots : « archaïsme prolongé ».

DISCUSSION

M. E. Chantre. — M. Lacassagne vient de parler de statuettes trouvées dans la nécropole de Negadah, au nord de Thèbes. M. de Morgan fait remonter les statuettes en question à l'époque néolithique. Or, il est bien difficile d'admettre cette opinion et M. Chantre, étudiant de près cette nécropole, a pu constater qu'elle n'est pas du tout néolithique.

Les statuettes mycéniennes dont il a été également parlé sont très remarquables. M. Chantre a retrouvé des traces de tatouages analogues sur des objets recueillis par lui lors des fouilles qu'il pratiqua en Asie Mineure, dans le tell de Kara-Euyuk.

Actuellement, il y a encore des tatouages en Egypte : les Coptes et les Syriens chrétiens se tatouent des croix.

M. Teissier. — La reproduction d'une tête de statue tatouée, d'origine mycénienne, présentée par M. Lacassagne, mérite d'être examinée avec grande attention, car la disposition des tatouages évoque l'idée de la pratique fort ancienne de la *variolisation*. Celle-ci remonte, en effet, à quelque deux ou trois mille ans avant notre ère et, d'après les documents que l'on possède à ce sujet, on sait que les inoculations se faisaient de préférence à la face. On faisait quatre inoculations, produisant chacune une pustule, ainsi disposées : une au-dessus du nez, une au menton, deux latéralement. Peut-être cette pratique se calquait-elle sur un mode de tatouage plus ancien ou inversement.

M. Giraud-Teulon pense qu'il y aurait des recherches inté-

ressantes, bien que difficiles et ardues, à entreprendre pour tâcher d'indiquer les liens probables du tatouage avec le totémisme.

M. Lacassagne croit utile de revenir sur quelques points de sa communication et insiste, notamment, sur la disparition — tout au moins apparente — du tatouage peu après le début de notre ère.

Il y a une lacune qui dura jusqu'au siècle dernier.

M. Renel demande si l'avènement du christianisme a quelque influence sur cette éclipse du tatouage pendant plus d'un millier d'années.

M. Lacassagne indique qu'il y a eu et qu'il y a encore une véritable évolution du tatouage. Actuellement, si on se fonde pour cette étude sur les très nombreux documents — plusieurs milliers — que *M. Lacassagne* a rassemblés au Laboratoire de médecine légale, on arrive à constater une transformation rapide des idées exprimées par le tatouage. Il y a aujourd'hui des individus qui se font une gloire de servir de support aux dessins indélébiles les plus obscènes et aux inscriptions les plus pornographiques. Cela est bien différent des tatouages si artistiques de jadis et de ceux qu'on signale encore aujourd'hui chez des peuples sauvages ou tout au moins de civilisation très rudimentaire.

La séance est levée à 6 h. 1/4.

L'un des Secrétaires, D^r Lucien MAYET.